

Évanescence

Stéphane Drouot

<https://ecrits.laei.org>

10/12/2025

Tout ce dont je me souviens, mon passé dans son entièreté, c'est pour moi comme les souvenirs de quelqu'un d'autre. J'ai toujours l'impression que ce sont les images d'un vieux film que j'aurais vu il y a longtemps, tu crois que c'est normal ? Ironiquement, je ne me souviens pas clairement quand ça a commencé, c'est comme si le film sautait à ce moment là... comme si toute une partie de ma vie était juste floue, rayée.

J'ai l'impression que je me suis tout juste réveillé et que tout le reste n'était en fait qu'un rêve. Étrangement, c'est quand je dors que je suis heureux, vraiment heureux, sans non-dits, sans retenue, sans aucune crainte. J'y ai une vie, une famille, des enfants. J'ai un boulot épanouissant, il y a de l'amour dans mon couple, dans mes nuits, dans mon corps. Même ceux qui sont morts revivent dans mes rêves.

Le réveil est toujours difficile, cette vie là, ma vie éveillée, elle n'est pas ça. Elle est grise, insipide, solitaire, effacée. C'est peut être pour ça que mes rêves semblent si colorés en comparaison.

Tu étais assise dans la pénombre du petit salon, sur le canapé gris, de ma vie grise, la lumière de la rue nous éclairait à peine. Je te regardais dans les yeux et n'y voyait réellement que du noir et mes yeux s'y refléter. Je crois que tu as sourie avant de me dire « je t'aime ». J'ai haussé les épaules et je t'ai demandé pourquoi au lieu de te dire « moi aussi ». Je ne voyais pas ce que tout ce gris pouvait t'apporter, pourquoi tu aurais été intéressée par partager cette vie éveillée, sans saveur ni piquant. Il y avait ton odeur dans mes draps, c'est comme ça

que je savais que tu étais réelle. Dans mes rêves, il n'y a pas d'odeur, mais tu sens... tu sens la réalité. Je n'aime pas ça.

Tu sens le café, la clope et le chocolat ; tu sens le gel douche et le déo ; tu sens la pluie d'été et l'herbe fraîche. À mon sens, tu sens le piège et la nuit insomniaque. Tu me terrifie.

Je voulais que tu comprennes, je voulais que tu entandes. Tu sentais le mensonge qui me force à revenir, chaque jour, vivre cette expérience fade et morose dans le but secret d'enfin retrouver mon lit, ma vraie vie, mes vrais amis, ma vraie famille. Celle qui n'existe pas.

À chaque fois que tu me regarde, je me sens comme repoussé, rejeté, ignoré. Ce que tu vois, ce n'est pas moi, c'est la projection du passé sur le présent et le passé, ce passé là, il n'est pas à moi, il est à quelqu'un d'autre, quelqu'un qui avait une joie de vivre, une envie d'expérimenter, cette personne qui avait une vie éveillée, il n'est pas là, il ne l'a sans doute jamais été. Il n'est pas impossible que je n'ai été qu'une façade à laquelle tu accroches tes propres rêves, la projection d'une projection sur un nuage. Évanescence et difforme.

Un jour, j'avais ma main dans ta culotte et tu m'as demandé si je souhaitais que tu partes. J'avais répondu oui, presque mécaniquement. Tu m'avais embrassé sur la joue en retirant ma main de ton entrejambe, tu avais sourit de ce sourire déçu et je n'avais pas vraiment compris pourquoi tu étais déçue. Il n'y avait rien pour toi ici, et tu le savais. Même moi, j'étais absent de ce lieu, depuis le début. Cette image que tu avais construit, c'était ton image à toi, ton désir, ton regret. Et maintenant, peut-être que tu te sentais rejetée par ton rêve ; quelle idée.

Tu avais pris tes affaires, ton sèche-cheveux, ta trousse de toilette, cette brosse à dent qui était apparue dans ma salle de bain un matin, et tu étais partie. Sur le pas de la porte tu m'avais dit « on se reverra, hein. » Ce n'était pas une question, alors ma réponse n'en était pas une non plus : « tu sais, tu n'as plus besoin de mentir. »

Et on ne s'est jamais revu.

Depuis, tu habites mes rêves. Tu es la mère de mes enfants. Je t'aime enfin de tout mon cœur, tu es concrète. Celui que tu aimes est entier, notre vie est merveilleuse. Tu as arrêté de fumer, tu tiens la petite librairie en haut de ma rue, celle qui a fermé il y a deux ans. Je n'ai jamais été aussi heureux.

La seule chose qui me manque, étrangement, c'est d'avoir perdu ton odeur ; mais bientôt, même ça sera la photocopie d'une photocopie d'un souvenir, et dans pas longtemps, je ne m'en souviendrais plus.